

La classe moyenne commerçante et
l'« économie-*taberna* » aux premiers
siècles de l'Empire romain

Christophe **Burgeon**

Louvain-la-Neuve, le 26 mars 2018

[Extrait des [Folia Electronica Classica](#), t. 35, janvier-juin 2018]

La classe moyenne commerçante et l'« économie-*taberna* » aux premiers siècles de l'Empire romain

par

Christophe Burgeon

[<christophe.burgeon@hotmail.com>](mailto:christophe.burgeon@hotmail.com)

Résumé : À partir du I^{er} siècle, la plupart des villes du bassin méditerranéen cessèrent d'être « fermières » pour devenir « commerçantes ». Au sein de celles-ci, les artisans et commerçants travaillaient dans une « économie *taberna* ». L'économie impériale se fondait sur les marchés inter-régionaux, ce qui permit une spécialisation de la production, non seulement des objets de luxe, mais aussi des biens de consommation fabriqués en masse. Il en résulta une augmentation du niveau de vie de la classe moyenne commerçante urbaine, qui avait, dorénavant, les moyens de consommer ; jusque-là, ce droit était réservé aux classes supérieures et aux riches propriétaires.

Mots-clés : *Tabernae*, économie, classe moyenne, plèbe, Rome, Pompéi, Magdalensberg.

Summary : From the first century onwards, most of the cities of the Mediterranean basin ceased to be "farms" and became "merchants". Within these, craftsmen and traders worked in a "taberna economy". The imperial economy was based on inter-regional markets, which made it possible to specialize production, not only of luxury goods, but also of consumer goods manufactured in bulk. This resulted in an increase in the standard of living of the urban middle-class, which now had the means to consume ; until then, this right was reserved for the upper classes and the rich proprietors.

Keywords : *Tabernae*, economy, middle class, plebs, Rome, Pompeii, Magdalensberg.

Peut-on parler de « classes sociales » à propos de la société romaine, qui était, communément, divisée en *ordines* ?

Généralement évité lorsqu'il s'agissait de l'appliquer à la période romaine¹, le concept de « classe moyenne » est pourtant essentiel à la compréhension des grandes transformations socio-économiques des premiers siècles de l'Empire et à l'analyse minutieuse des groupes sociaux, de leurs pratiques et de leurs besoins.

Bien sûr, le terme de « classe », qui se définit, selon une perspective marxiste, par l'accès aux moyens de production, est un concept moderne issu des discours politico-économiques des XIX^e et XX^e siècles. L'utiliser pour aborder l'analyse de la société romaine, laquelle était pensée par les auteurs anciens en termes de statut individuel et de rangs sociaux, peut donc paraître tout à fait anachronique et inadéquat.

Cependant, si l'on suit la théorie wébérienne², la notion de « classe sociale » peut également être définie comme un groupe d'individus partageant les mêmes opportunités économiques et jouissant de conditions sociales et culturelles globalement identiques. Elle constitue donc un paramètre significatif pour l'évaluation du niveau de vie de groupes sociaux donnés, tels que celui qui a regroupé les artisans, spécialisés ou non, et les commerçants romains.

En outre, comme l'écrit P. Veyne, il nous est loisible de cliver une société selon plusieurs critères : aucun de ces clivages n'est plus « vrai » que les autres³. Il serait en effet dogmatique d'affirmer que la mentalité antique ne connaissait que les *ordines* : ses classements étaient plus nuancés et composites⁴. Pour F. Vittinghoff⁵ et P. Zanker⁶, ce serait d'ailleurs une absurdité que de refuser de voir l'équivalent d'une classe moyenne dans l'Empire, malgré le développement urbain, et de tout ranger dans la catégorie socialement confuse de petit peuple ou d'*humiliores*. C. Courrier est, quant à lui, plus nuancé⁷.

Dans cette étude, nous tenterons de démontrer dans un premier temps que, dans le cadre des ordres, la plèbe ne formait pas un tout uniforme, et qu'aux yeux des principaux intéressés, la richesse, fournie essentiellement par le *labor*, avait son importance. En effet, les plébéiens fortunés formaient une « classe » sociale à part entière au sein de l'ordre auquel ils appartenaient ; ils avaient leurs idées politiques et une idéologie de type sapientiel qui leur faisait prendre conscience de leur appartenance à une « plèbe moyenne », assise sur un patrimoine. Corrélativement,

¹ FINLEY 1999, p. IX-XIX s'oppose à l'emploi des termes de « classe moyenne » lorsqu'ils sont appliqués à l'histoire romaine.

² WEBER 1905.

³ VEYNE 2005, p. 139.

⁴ VEYNE 2005, p. 144. Voir aussi : VEYNE 2000, p. 1169-1199.

⁵ VITTINGHOFF 1980, p. 4.

⁶ ZANKER 1998.

⁷ COURRIER 2014.

nous tenterons de savoir où se plaçaient exactement les commerçants et les artisans aisés des villes romaines du début de l'Empire sur l'échelle sociale. Leur travail leur avait-il permis de jouir d'un statut particulier au sein de la cité ?

Nous analyserons ensuite le concept d'« économie *taberna* », qui permet, d'une part, de mieux comprendre l'économie romaine et les bouleversements monétaires du début du principat et, d'autre part, d'approcher au plus près les fondements de l'activité salariée des commerçants et des artisans urbains aisés, activité qui a rendu la classe moyenne commerçante possible.

Enfin, nous étudierons les rapports qu'ont entretenus les artisans et les commerçants des villes avec les *collegia* qui représentaient leurs intérêts, et nous verrons combien ils ont eu à cœur de mettre en avant leur profession.

Il nous faut toutefois spécifier que les problèmes de documentation sont considérables : pour l'archéologie, les matières sont périssables, la signification des marques sur les objets peuvent désigner plusieurs personnes et les fouilles de l'habitat à Rome n'ont pas toujours été extensives ; pour la littérature, les textes littéraires sont davantage orientés vers la curiosité et l'anecdote que vers l'économie réelle et ses structures ; pour l'épigraphie, les inscriptions de commerçants et d'artisans sont peu nombreuses.

1) Les commerçants/artisans : un groupe social de la *plebs media*

Un texte de Pline l'Ancien distingue deux types de plébéiens : ceux faisant partie de la *plebs media*⁸ et ceux gagnant les rangs de la *plebs humilis*. Au début de son livre XXVI⁹, le naturaliste romain, continuant sa revue des remèdes et des maladies, nous apprend qu'à son époque une maladie de peau – que nous ne pouvons pas identifier¹⁰ – était contagieuse, mais qu'elle était limitée à un groupe social : « Ce mal ne toucha ni les femmes, ni les esclaves, ni la plèbe moyenne ou humble, mais seulement les grands, surtout par le contact rapide du baiser. » Cette distinction entre *plebs media* et *plebs humilis* ou *sordida*, fondée sur le niveau de vie, a été reprise par Tacite¹¹. L'épithète métrique d'un comédien de bonne famille ayant vécu sous Domitien, sur laquelle figurait la mention « Je suis natif de Rome et mes parents appartenaient à la plèbe moyenne »¹², est, lui aussi, éclairant.

⁸ *Mésos* était le terme utilisé aux V^e et IV^e siècles avant J.-C. à Athènes.

⁹ Pline, *Histoire naturelle*, XXVI, 1, 3 : *nec sentire id malum feminae aut seruitia plebesque humilis aut media, sed proceres, ueloci transitu osculi maxime.*

¹⁰ GRMEK 1989, p. 163.

¹¹ Tacite, *Histoires*, I, 4 ; III, 74.

¹² *CIL* VI 10 097 = 33 960 : ROMA MIHI PATRIA EST MEDIA DE PLEBE PARENTES.

Dès lors, si la *plebs media* – vocable généralement mieux accueilli que celui de classe moyenne – constituait une fraction de la plèbe, elle était une classe moyenne par un critère social : la richesse. À Rome, un homme fortuné qui n'appartenait ni à l'ordre¹³ sénatorial (*ordo senatorius*) ni à l'ordre équestre (*ordo equester*) était un plébéen moyen¹⁴. Dans toutes les autres cités de l'Italie et de l'Empire, ce riche citoyen appartenait généralement à l'ordre – mineur et local – des conseillers municipaux, cette classe de notables qui était la charpente du régime impérial à l'échelon des cités et des provinces¹⁵. Contrairement aux *pauperes*¹⁶ – les pauvres –, les membres de la plèbe moyenne, qu'ils aient vécu à Rome ou ailleurs, étaient assurés du lendemain grâce à leurs biens patrimoniaux, au blé de leurs greniers et à leur métier.

Les commerçants et les artisans aisés ont-ils formé un groupe homogène au sein de la *plebs media* ou, au contraire, sont-ils apparus comme des agrégats sociaux partageant une seule orientation économique ? S'il ne pouvait y avoir de classe moyenne totalement homogène, compte tenu de certaines différences géographiques et culturelles, de très nombreuses similitudes apparaissaient entre commerçants et artisans, qui formaient un groupe social uniforme au sein de la *plebs media*. Les principales d'entre elles étaient relatives à l'ostentation de leurs richesses, aux fruits de leur travail et, éventuellement, à l'affirmation de leur statut politique. Pour exemple, le sculpteur Quintus Lollius Alcamenes, qui avait été élu conseiller (*decurio*), puis maire de sa ville (*duumvir*), fut représenté sur sa tombe pratiquant son premier métier d'artisan, tout en siégeant sur la chaise mayorale du *duumvir*¹⁷ (fig. 1).

Certains documents écrits, dont les auteurs dénonçaient souvent les activités jugées abjectes et indignes des commerçants et des artisans – dans le *Satyricon*, Echion, marchand de laine, est ridiculisé, car il confond la grande éducation avec la formation professionnelle –¹⁸, montrent qu'il existait bien un groupe social composé de

¹³ Le mot latin *ordo* pouvait tout aussi bien faire référence à des classes de citoyens romains qu'à des corporations professionnelles.

¹⁴ Durant l'Empire, les classes moyennes romaines se plaisaient à se différencier des chevaliers et des sénateurs dans leurs représentations publiques. L'intérieur de leurs maisons et leurs tombes familiales montrent notamment qu'elles avaient trouvé leur propre forme d'expression culturelle. BAUDEL 2006, p. 12-16.

¹⁵ VEYNE 2005, p. 146.

¹⁶ Les *pauperes* étaient tous ceux qui n'étaient pas positivement des riches ; ce n'étaient pas des pauvres en notre sens du mot, des indigents (*egentes*). OSBORNE 2006, p. 1-20 ; MORLEY 2006, p. 21-39.

¹⁷ MAYER 2012, p. 6.

¹⁸ Echion souhaite que son fils devienne un *causidicus*, terme péjoratif désignant un avocat subalterne, parce qu'« il y a de l'oseille à se faire là-dedans ». Mais ce n'est pas le genre d'éducation que préconise Agamemnon, professeur de rhétorique et interlocuteur d'Echion. Au demeurant, pour Agamemnon, une activité commerciale ou artisanale n'est pas un simple travail, car elle consiste également à accorder une faveur (*beneficium*) à un proche. Pétrone, 46. Dans son *Pro Flacco* (8), Cicéron parle des commerçants sur un ton quelque peu condescendant. Voir : FRIER 1978, p. 1-6. Il n'y a pas lieu de penser

commerçants et d'artisans au sein de la classe moyenne (ou *plebs media*) à Rome et dans les cités de l'Empire.

Dans la mesure où, comme nous tenterons de le démontrer, il était possible, pour une frange donnée de la classe moyenne romaine, de tirer un revenu notable et continu du commerce, de la production manuelle et des services, nous avons sans conteste affaire à un groupe d'individus cohérent aux intérêts semblables, tel que défini par M. Weber¹⁹. Ainsi, faire partie de la classe moyenne commerçante durant l'Empire impliquait certes de se situer entre les riches et les pauvres, mais aussi – et surtout – de faire partie d'un groupe social au sein duquel la valeur du travail personnel était une source de profit, de réussite individuelle, de reconnaissance et d'épanouissement.

Par ailleurs, l'archéologie a démontré qu'artisans et commerçants cohabitaient dans les rues commerçantes présentes dans une multitude de cités de l'Empire²⁰. Il est donc certain qu'ils étaient réunis autour d'un sentiment commun d'appartenance – bien que parfois concurrents –, et qu'ils constituaient un groupe social qui agissait et vivait ensemble en poursuivant des objectifs identiques. Comme l'écrit J.-P. Morel, à Pompéi, par exemple, plusieurs graffitis et inscriptions murales peintes mettent volontiers l'accent sur la complicité et la cohésion qui liaient entre eux les artisans et les commerçants d'un même corps de métier ou de professions différentes, lors des campagnes électorales comme dans la vie quotidienne. Ils soulignent également une certaine connivence²¹. Pour Rome, les corps de métier trouvaient également cohésion et souvent force au sein de leurs associations professionnelles, les *collegia*²².

Par ailleurs, ainsi que le prouvent un grand nombre de textes, d'inscriptions épigraphiques et de vestiges archéologiques (sarcophages, tombes, reliefs...), la vie urbaine dans l'Empire a été économiquement, socialement et culturellement modelée par ces artisans et ces commerçants aisés et ce, dès la seconde moitié du I^{er} siècle avant J.-C.

2) Les bouleversements économique-monétaires de l'Empire romain

Dès la fin du II^e siècle avant notre ère, il existait des ateliers et des commerces dont les rendements dépassaient largement la demande locale. La taille des bateaux – de

que les commerçants et les artisans de l'Empire se souciaient de cette littérature aristocratique et sénatoriale.

¹⁹ Cf. *supra*

²⁰ KAISER 2011, p. 63-65 ; MACMAHON & PRICE 2005.

²¹ MOREL 2001, p. 258.

²² Cf. *infra*

commerce ou de guerre –, le nombre d'épaves immergées, les grandes quantités de biens bon marché trouvées au large en Orient, l'expansion des cultures d'oliviers, la demande supplémentaire de *garum*²³ – sauce qui ne pouvait pas toujours être produite localement –, et le million de mètres cubes de scories conservées dans les massifs glaciers du Groenland²⁴ le prouvent.

À la fin de la République et au début de l'Empire, nombreuses furent les cités, dont l'activité était, jusque-là, essentiellement agraire, qui cherchèrent à prospérer sur le plan économique. Les *ciues* ne pouvant plus satisfaire eux-mêmes tous les besoins de leur *ciuitas*, de nouvelles opportunités économiques à l'échelle inter-régionale, peu ou prou indépendantes de la sphère agricole, ont vu le jour. Ainsi, les commerçants/artisans vendaient le pain, l'huile d'olive, le savon et tous les objets d'usage courant qu'ils fabriquaient, et fournissaient toutes sortes de services, comme la coupe de cheveux, le blanchissage, etc.²⁵ Le troc était devenu de plus en plus rare, car le recours à ces prestations ne pouvait se faire que par l'intermédiaire de la monnaie.

Comme l'a prouvé K. Hopkins, l'unification de la Méditerranée et la conquête ultérieure du Nord-Ouest de l'Europe ont changé la dynamique économique de l'ancien monde. En effet, comme Rome levait des taxes en or – et en argent –, et que cette monnaie était uniquement frappée par l'*Vrbs*, la population imposée de l'empire devait récupérer l'argent de ces taxes via son commerce avec Rome. On sait en outre, par certains graffitis du Magdalensberg²⁶, que le commerce inter-régional et les impôts étaient souvent payés en or, et que les transactions locales étaient effectuées en argent ou en plus petites pièces. W. Harris pense que certaines transactions ont pu être rémunérées en papier et sur crédit, et non pas en liquide²⁷, mais nous manquons de preuve pour l'affirmer.

Parallèlement à cela, comme le travail agricole ne pouvait plus suffire à payer les taxes et impôts prélevés par l'*Vrbs*, les habitants de l'Empire durent gagner de l'argent grâce à la production de biens commercialisables et exportables, qui seraient ensuite vendus. En outre, comme l'écrit K. Hopkins, les loyers des petites propriétés et commerces étaient, eux aussi, payables en monnaie²⁸.

D'ailleurs, gagner de l'argent en investissant dans des biens immobiliers, au-delà de la classique location, était devenu une pratique courante, comme le montre l'importance du prix d'entrée aux thermes²⁹. Concomitamment, l'entretien et les

²³ WARD-PERKINS 2005, p. 142-146.

²⁴ WILSON 2002, p. 1-32 ; DOMERGUE 2004, p. 129-159.

²⁵ TAEUBER 2010, p. 474-475.

²⁶ Les archéologues ont retrouvé 340 graffitis dans les *tabernae* du Magdalensberg. EGGER 1961.

²⁷ HARRIS 2012, p. 521-522.

²⁸ HOPKINS 1996, p. 41-75.

²⁹ MAYER 2012, p. 62.

réparations de ces bâtisses créèrent de nouvelles opportunités économiques pour les commerçants et les artisans.

Selon nous, l'homogénéité économique de tout l'empire romain se fondait donc essentiellement sur la montée d'une classe moyenne commerçante ainsi que sur un commerce prospère de produits finis orienté sur l'exportation. Ce furent donc les commerçants et les artisans qui devinrent le canal de circulation de la monnaie le plus important puisque les loyers, les matériaux bruts et les besoins de la vie quotidienne devaient être payés en espèces.

Ainsi que l'a expliqué K. Hopkins, les artisans et les marchands, par gain de temps, achetaient leur nourriture dans les marchés locaux. Ces achats effectués par le biais de la monnaie fournissaient du cash aux agriculteurs, cash qui leur permettait de payer leur loyer et leurs taxes. Corrélativement, les marchands et les artisans devaient produire et/ou vendre des biens commercialisables et exportables pour s'acquitter, eux aussi, de leurs taxes et du montant de leurs loyers³⁰.

L'importante circulation d'argent liquide, après le paiement des taxes et des loyers, et dans le cadre de l'achat de biens de consommation, engrangeait une multitude d'échanges commerciaux pratiqués dans une « économie *taberna* ». Nous allons voir dans la suite de cette étude que la classe moyenne commerçante s'est principalement reposée sur cette structure économique nouvelle.

Mais que recouvrait exactement ce vocable d'« économie *taberna* » ? C'est à cette question que nous allons dès à présent tenter de répondre.

3) L'« économie *taberna* »

La présence de *tabernae* – nom donné aux locaux destinés à la vente de produits au détail qui devaient se situer en façade³¹ – dans les cités romaines prouve le rôle prépondérant des marchands et des artisans dans la vie urbaine³².

À la fin de la République et au début de l'Empire, les riches propriétaires préféraient, le plus souvent, louer les *tabernae*³³ qu'ils avaient en leur possession aux

³⁰ HOPKINS 1996, p. 41-75.

³¹ La plupart des *tabernae* étaient des ajouts aux maisons et aux bâtiments publics. HOLLERAN 2012, p. 119.

³² HOLLERAN 2012, p. 99-158.

³³ Nous ne parlerons ici que des *tabernae* privées, mais il existait aussi des *tabernae* publiques.

commerçants, plutôt que d'exploiter eux-mêmes plusieurs affaires. Peu leur importait l'activité qui y était exercée, pourvu que les loyers fussent payés³⁴.

En plus de leur loyer, les *tabernarii* devaient payer en liquide les matériaux bruts dont ils avaient besoin pour leur activité professionnelle et les biens qu'ils consommaient³⁵. Une économie fondée sur les *tabernae* s'étendait à la fois sur le commerce local et sur les échanges inter-régionaux, et portait sur la confection et la vente de matériaux de base et de produits finis. Les articles importés étaient disponibles partout, comme le précisent Cicéron et Sénèque en parlant de la variété des produits vendus ; l'édit de Dioclétien sur les prix maximum faisait état de plus d'un millier de références³⁶.

Comme l'écrit B. Ward-Perkins, c'est au sein des *tabernae* que l'on fabriquait, à l'exception des produits qui demandaient plus de travail comme la poterie et les textiles, tout ce qui se réalisait et se vendait dans l'Empire jusqu'à la création des grandes fabriques (*fabricae*) sous Dioclétien, y compris pour les besoins de l'armée³⁷.

Les missions archéologiques mettant au jour les *tabernae* ont fait toute la lumière sur ces réseaux de commerce étendus qui ont permis la vente de matériaux bruts venus de très loin – des lingots de plomb, de la teinture mauve, des pigments...³⁸ –, bien souvent en petites quantités. Une *taberna* d'Herculanum (VI 12), par exemple, atteste de la disponibilité d'objets tels que des pots de fusion pour fondre les lingots de plomb, lequel métal était passé par cinq intermédiaires avant d'arriver dans de petites *tabernae* locales qui les revendaient ou, le plus souvent, les transformaient³⁹.

Revendus localement, de nombreux biens ont été commercialisés par des marchands sur de longues distances. C'est ainsi que les propriétaires terriens fortunés vendaient en gros le produit de leurs terres (aliments, minerais...) à des *mercatores*, souvent même avant qu'ils n'aient procédé aux récoltes, puis les commerçants se faisaient approvisionner par ceux-ci, et vendaient, directement ou après les avoir travaillés, ces biens au détail au sein de leur *taberna*.

D'autres produits (vin, huile, verre...) et objets travaillés faisaient la route inverse. Les artisans romains ont profité de la production locale bon marché, avant de commercialiser des biens finis sur de longues distances. S'il y avait bien sûr, dans ces échanges, des produits de luxe, c'étaient les produits de qualité inférieure qui dominaient, ce qui prouve que le commerce touchait la vie des citoyens de toutes les classes.

³⁴ MONTEIX 2006, p. 7-76.

³⁵ MORLEY 2000, p. 212.

³⁶ MAYER 2012, p. 67.

³⁷ WARD-PERKINS 2005, p. 102-103.

³⁸ MONTEIX 2004, p. 365-378 ; DOMERGUE 2004, p. 129-159.

³⁹ PAGANO 2004, p. 353-363 ; WALLACE-HADRILL 1994, p. 118-142.

C'est ainsi que, grâce au système de commerce romain, on retrouve des œuvres en métal fin provenant d'Italie sur le site du Magdalensberg, au moment de son peuplement. Avant même son contrôle direct par Rome, grâce à ses nombreuses *tabernae* qui s'ouvraient sur le forum (OR/22 et OR/21)⁴⁰, cette cité ressemblait à une petite ville italienne⁴¹. Parallèlement, au Magdalensberg était extrait le *ferrum noricum*, équivalent de l'acier moderne, que les entrepreneurs transformaient en une variété d'objets utilitaires (anneaux, assiettes, croches, houes, enclumes...), manifestement destinés à être vendus en gros, pour ensuite être transformés et/ou revendus à des consommateurs de toutes classes au sein des *tabernae*⁴². Nous savons que plusieurs pèlerins, tel que le propriétaire de la *taberna* OR/22, L. Opaius Verrucosus, avaient élu domicile au Magdalensberg pour y travailler le *ferrum noricum*. Des outils spécialisés en bronze, comme des tenailles, qui pouvaient être achetés dans la cité du Norique, ont été mis au jour dans toute la moitié occidentale de l'Empire romain, dans des lieux aussi éloignés que Londres et Pompéi⁴³.

Il est difficile de quantifier le commerce romain. Toutefois, les découvertes de milliers de *tabernae* – très similaires les unes aux autres – à Rome⁴⁴, à Pompéi, à Herculaneum, en Angleterre⁴⁵, et surtout sur le site du Magdalensberg⁴⁶ permettent de se faire une idée relativement précise de la vie économique des premiers siècles de l'Empire. Dans les provinces du Nord-Ouest de l'Empire, les « maisons-magasins » constituaient la majorité des unités résidentielles urbaines, non seulement dans les villes et *uici* récemment fondés, mais également dans des terres indigènes qui ont expérimenté la *romanisation*.

Si les fermiers étaient plus ou moins sûrs de la demande en nourriture, et si les propriétaires pouvaient compter sur les loyers en diversifiant leurs locataires, les artisans et les commerçants, quant à eux, vivaient de leurs compétences et de leurs ventes, et dépendaient beaucoup de la demande des consommateurs. Ils avaient donc tout intérêt à travailler pour des marchands de gros, qui étaient en mesure de payer

⁴⁰ Au Magdalensberg, c'étaient les plus anciennes *tabernae* qui entouraient le forum. Avec leur extérieur sobre et leur entrée en façade unique, elles se fondaient parfaitement dans l'ensemble des ateliers et des maisons-magasins.

⁴¹ STRAUBE 1996, p. 26-139.

⁴² DOLENZ 1996, p. 140-167 ; DOLENZ 1998, p. 15-48.

⁴³ Le propriétaire de la *taberna* OR/21 a gravé les lettres grecques Θ et χ sur le mur de sa cave (OR/23). En analogie aux pierres tombales romaines, ces lettres romaines devaient s'adresser aux *th(eois) ch(thoniois)*, les dieux chtoniens, une dédicace appropriée pour un sous-sol. Cela témoigne à tout le moins d'une certaine familiarité de la part des commerçants de cette région de l'Empire avec les pratiques religieuses (et magiques ?) du monde gréco-romain.

⁴⁴ À Minturnes, par exemple, les *tabernae circa forum* (Tite-Live, XXXVI, 37, 3) furent touchées par la foudre.

⁴⁵ MACMAHON 2003.

⁴⁶ LEITNER & PICCOTTINI 2001, p. 411 ; EGGER 1972, p. 52 et 56.

une forte somme en une seule fois, aidant ainsi les *tabernarii* à faire face à leurs charges.

Concomitamment, il est permis de se demander si les *tabernae* avaient été rentables pour les commerçants et les artisans⁴⁷. Bien que nous ne disposions pas de textes écrits significatifs pour répondre à cette question, il est évident que si elles n'avaient pas été lucratives, elles n'auraient pas été des lieux emblématiques des villes romaines pendant plus de 500 ans. En outre, nous inclinons à penser que le rendement d'une *taberna* pouvait être substantiel, car celle-ci pouvait proposer à ses clients, locaux ou étrangers, de nombreux produits différents recherchés⁴⁸. La majorité des petits commerces de l'Empire romain, qui avaient favorisé les échanges locaux et inter-régionaux, ont d'ailleurs été si prospères que le principe des *tabernae* a été adopté *urbi et orbi*. Malgré certaines différences régionales, celles-ci s'alignaient en effet le long des routes principales de toutes les villes romaines, permettant ainsi l'ascension de la classe moyenne commerçante urbaine. Leurs membres devaient tous leur prospérité à leur travail, lequel favorisait à la fois la *pax Romana* et la *Romanitas* impériale tout entière.

Un autre argument appuie notre thèse : le prix moyen des locations des *tabernae*. Comme l'indique N. Tran, quatre tablettes de cire gravées en 58 et 59 de notre ère attestent de trois paiements de 1652 sesterces et d'un autre de 1651,5 sesterces. Cette somme était très élevée pour l'époque. À titre de comparaison, une autre tablette de la comptabilité de Lucundus signalait la vente d'un mulet au prix de 520 sesterces⁴⁹. Un tel prélèvement sur le chiffre d'affaires des commerçants et des artisans ne pouvait être assumé par un petit entrepreneur sans-le-sou. Cependant, d'autres contrats de location (*locatio-conducto*)⁵⁰ de *tabernae* exigeaient une rémunération locative plus modérée⁵¹.

Puisque, comme Platon, il était coutume de dire que « ce sont les hommes et non les pierres qui font la force des murailles de la Cité », il est loisible de soutenir que l'affirmation des villes de l'Empire romain étaient également celle des artisans et des commerçants de la classe moyenne lesquels fondaient l'« économie *taberna* ». Ces

⁴⁷ Les *tabernae* avaient été très profitables aux grands propriétaires. Celles de Cicéron à Puteoli lui auraient rapporté 80 000 sesterces la première année d'exploitation. Cicéron, *Atticus*, 14, 10, 3. Nous savons également que Juvénal (1, 106) s'était moqué d'un citoyen syrien qui s'était vanté de gagner 400 000 sesterces par an grâce à ses cinq *tabernae* à Rome.

⁴⁸ Cf. *supra*

⁴⁹ TRAN 2009, p. 330.

⁵⁰ La forme verbale *constitutum*, insérée dans les contrats de location, indiquait la domiciliation commerciale de l'entreprise.

⁵¹ Le 13 mars 40 fut conclu entre Nardus, esclave de P. Annius Seleucus, et C. Sulpicius Faustus un contrat de location d'un entrepôt. Le montant du loyer était de 100 sesterces seulement. Cependant, il y a tout lieu de penser que les commerçants de la classe moyenne commerçante romaine tenaient de véritables boutiques, plus luxueuses, et donc plus coûteuses.

hommes d'affaires urbains étaient bien intégrés dans le tissu socio-économique de leurs villes, à la fois individuellement et collectivement.

4) Les *collegia* des commerçants et artisans

Une enseigne d'un commerce à Pompéi évoquait en peinture le charpentier de la ville portant la bière d'une procession. Sur celle-ci étaient représentés deux garçons en train de scier des planches de bois à côté de la statue de Dédale, le héros mythologique connu de tous⁵². Comme l'écrit E. Mayer, de telles processions démontraient que les artisans considéraient qu'ils faisaient partie d'une communauté de travailleurs, et cela est d'autant plus remarquable puisque l'Empire Romain n'avait pas de guilde, mais seulement des associations volontaires : les *collegia*⁵³.

Si le rôle influent des commerçants/artisans et celui des associations qui les représentaient et défendaient leurs droits a été peu mis en exergue dans la littérature, il existait bel et bien. Mais quel était le rôle joué par ces corporations de commerçants et d'artisans ?

Durant l'Antiquité aussi, le système socio-politique a été intégré par des corporations plus ou moins influentes. Les *collegia* sont nés d'un mélange étrange entre des associations religieuses, de restauration et d'enterrements⁵⁴. Leur but était de promouvoir les intérêts économiques de groupes spécifiques⁵⁵. Plus proches des associations d'entraide des XVII^e et XVIII^e siècles que des guildes du Moyen Âge ou des syndicats modernes, il n'était pas obligatoire de faire partie de l'un d'eux pour pouvoir ouvrir son commerce⁵⁶. Toutefois, le rôle socio-économique joué par certains *collegia* était substantiel, car rien ne les empêchait de négocier des arrangements commerciaux volontaires entre leurs membres, ni d'exercer, directement ou indirectement, des pressions sur certains *tabernarii*. Même si elle n'avait pas force de loi, la charte d'une association de marchands de sel de la ville égyptienne de Tebtynis (dans le Fayoum) imposait notamment des lieux de vente et des horaires aux marchands de sel et de gypse⁵⁷.

En outre, pour fournir des produits usuels, comme l'huile d'olive, les municipalités devaient traiter avec des négociants individuels, mais elles collaboraient le plus

⁵² FRÖHLICH 1991 ; LIS 2009, p. 61.

⁵³ MAYER 2012, p. 6.

⁵⁴ TRAN 2006, p. 2-7.

⁵⁵ LIS 2009, p. 62.

⁵⁶ PERRY 2009, p. 4-11.

⁵⁷ NIJF 1997, p. 13-14.

souvent avec les *collegia* pour des projets de plus grande envergure, comme l'entretien des bains publics⁵⁸.

Les artisans et les commerçants ont laissé des marques dans le paysage urbain en construisant des pavillons (*scholae*), des sanctuaires, des tombes et des monuments honorifiques au nom des associations professionnelles⁵⁹ auxquelles ils appartenaient. Même s'il ne s'agit pas là de signes d'influence politique, de nombreuses preuves montrent que ces associations jouaient un rôle social, économique et politique important, et que les artisans et les marchands qui en faisaient partie pouvaient influencer les politiciens locaux.

Nous pouvons citer l'exemple célèbre de l'orfèvre Demetrius d'Éphèse, qui fondait son chiffre d'affaire sur la réalisation de sanctuaires et d'objets de culte à l'honneur d'Artémis. Craignant que le travail missionnaire de Paul dans toute l'Asie Mineure ne lui fasse subir des pertes financières importantes, il réussit à rallier à sa cause ses confrères artisans, et à provoquer des troubles dans la ville. Le magistrat dut intervenir en réaffirmant à tous les citoyens sa fidélité au culte d'Artémis, et non à la foi chrétienne, pour que l'émeute cesse⁶⁰.

Sous Auguste, l'État romain semble avoir trouvé un intérêt manifeste dans les *collegia*, qui constituaient une réserve de recrutement de professionnels qualifiés, indispensables à la réalisation des grands projets architecturaux du *princeps*. C'est ainsi que le *collegium fabrorum* (le collège des charpentiers), dont l'utilité fut soulignée par Asconius Pedanius⁶¹, a été reconnu en l'an 7 de notre ère, au moment où Auguste entama son projet de transformation de l'*Vrbs* d'une « cité de briques en une cité de marbre »⁶². Dans son *Panegyrique de Trajan*, Pline le Jeune met d'ailleurs en avant l'implication de l'*optimus princeps* dans la fondation de ce *collegium*⁶³. À Ostie, comme l'écrit R. Meiggs, plusieurs artisans, qui ont travaillé en étroite collaboration avec la corporation dans laquelle ils ont pris parti, ont connu une ascension sociale rapide⁶⁴.

Ces exemples prouvent à la fois la possibilité de faire fortune dans l'économie urbaine, et les connexions civico-politiques dont pouvaient bénéficier certains artisans/commerçants et les *collegia* qui les représentaient. Dans le milieu professionnel de la classe moyenne, travailler n'était donc pas incompatible avec les accointances politiques.

⁵⁸ VENTICINQUE 2009.

⁵⁹ PERRY 2006.

⁶⁰ *Actes*, 19, 23-4.

⁶¹ Asconius, 75.

⁶² KOLB 1995, p. 481.

⁶³ Pline le Jeune, *Panegyrique*, 54, 3.

⁶⁴ MEIGGS 1960, p. 319-321.

À Rome, les *collegia*, qui ne bénéficiaient que rarement de privilèges de l'État, ont généralement été considérés avec suspicion par les empereurs qui ont succédé à Auguste, mais aussi par le Sénat et les gouverneurs de provinces⁶⁵. Ceci s'explique par le fait que certains artisans et commerçants de Rome, ainsi que les *collegia* dont ils faisaient partie, se soient distingués par leur rôle politique actif et parfois controversé⁶⁶. Une inscription de 244 de notre ère commémore notamment la victoire juridique du *collegium* romain des fourreurs (*fullers*) sur le curateur des eaux (*curator aquarum*), qui avait décidé de ne plus exempter cette corporation de la taxe sur l'usage commercial des eaux publiques⁶⁷.

Toutefois, de manière générale, les interactions entre les associations de commerçants et les autorités ont été professionnelles, voire même partenaires, car dans la mesure où le personnel engagé sur les fonds propres des villes était assez limité, les municipalités et les artisans dépendaient généralement les uns des autres. Certains documents antiques font d'ailleurs état de favoritisme dans l'attribution d'un marché portant sur la rénovation ou la construction de bâtiments de la cité, et d'entente pernicieuse entre les acteurs lors de la fixation collective des prix. Dans le *Satiricon* de Pétrone, Ganymède, qui déplorait la hausse du prix du pain, accusa les boulangers de connivence avec les édiles locaux⁶⁸. La corruption des représentants publics par les artisans, avec ou sans l'appui des *collegia*, inquiétait certaines élites locales. Ainsi, le point 93 de la loi municipale d'Urso (Osuna, en Andalousie) interdisait aux *duumviri* d'accepter des cadeaux des entrepreneurs (*redemptores*)⁶⁹. Dans la plupart des cas, les *collegia* de marchands et d'artisans poursuivaient cependant leurs intérêts sereinement et légalement.

En outre, à Rome comme ailleurs, de nombreuses inscriptions relatives aux *collegia* des entrepreneurs et constructeurs (*fabri tignari*)⁷⁰, qui comptaient de nombreux affranchis impériaux dans leurs rangs, montraient à quel point les intérêts commerciaux de l'aristocratie coïncidaient avec ceux de certains commerçants et artisans importants.

Manifestement, même si beaucoup d'auteurs antiques, tels que Pétrone, Martial et Juvénal, ont vilipendé les *collegia* et leurs membres, les associations professionnelles de commerçants et des artisans de la classe moyenne romaine ont eu un poids aussi important – ou presque – que n'importe quelle famille majeure de la Ville. Bien plus qu'une simple association, ils semblaient avoir été une véritable institution.

⁶⁵ LIGT 2000, p. 242-252.

⁶⁶ LINTOTT 1999, p. 78-83.

⁶⁷ CIL VI 266.

⁶⁸ Pétrone, 44.

⁶⁹ CIL II 5439. CROWFORD 1996, p. 25.

⁷⁰ MAYER 2012, p. 89-97.

En construisant des pavillons (*scholae*), des temples et des tombes, les marchands et les artisans ont montré une confiance en eux-mêmes et en leur travail qui allait bien au-delà d'une réponse au mépris aristocratique. Leur regroupement en corporations s'est enraciné dans une nouvelle économie urbaine de production qui permit aux classes commerciales montantes de s'organiser et de gravir les échelons de l'échelle de sociale. Par son activité professionnelle, indépendante de sa construction identitaire, elle-même source de productivité, une majorité des membres de la classe moyenne commerçante pouvait se permettre confort et luxe ; les éléments connus à ce jour par les fouilles font apparaître l'importance de l'ostentation et de l'agrément dans les demeures des commerçants et artisans aisés.

5) La « valeur travail » chez les commerçants et artisans de l'Empire

Durant la République romaine, pour l'aristocratie, se représenter en buste, en statue ou en peinture avec des marques de vieillesse extrême était devenu désuet. La tendance s'est encore accentuée sous Auguste, lorsque les signes de l'âge ont été remplacés par la fraîcheur de la jeunesse⁷¹.

À partir de la fin du I^{er} siècle avant J.-C., des portraits réalistes d'hommes issus de la classe moyenne et, le plus souvent, ayant exercé un mandat politique, étaient peints et gravés dans la pierre (fronton, monuments funéraires...). Certains artisans et commerçants ont fait le vœu de se faire représenter de manière vériste et en compagnie de certains de leurs (anciens) instruments de travail car, eux aussi, d'une certaine manière, méritaient les honneurs. Ce fut le cas du boulanger Marcus Vergilius Eurysaces, qui fit le choix, à la fin de la République ou au début de l'Empire, de se faire représenter sur sa tombe comme un vieil homme aux cheveux raréfiés, aux joues creuses et aux sourcils froncés, mais à l'allure déterminée et fière⁷² (fig. 2). Le cordonnier Gaius Iulius Helius, qui, malgré son *cognomen* grec, n'était pas nécessairement affranchi, commanda une stèle en marbre pour lui-même, sa fille, un de ses anciens esclaves (certainement son gendre), et sa progéniture (fig. 3). Sur le fronton de son portrait chauve, sévère et âgé, représentant une figure ancestrale et patriarcale, apparaît une paire d'outils de cordonniers entre les lettres D et M qui signifient *Dis manibus*⁷³.

Les visages âgés des artisans et des commerçants prospères pouvaient servir à l'expression des vertus ancestrales du dur labeur (le Romain moyen était avant tout un manuel), des responsabilités engagées et de l'identité communautaire. À la fierté de la

⁷¹ Il est vrai qu'Agrippa et quelques sénateurs âgés ont été montrés vieux et ridés sur l'Ara Pacis.

⁷² CIANCIO ROSSETTO 1973 ; COARELLI 1991, p. 199-200.

⁷³ FRIEDLAND & SOBOCINSKI 2015, p. 447-448.

famille s'ajoutaient donc celle de la profession et, éventuellement, dans une moindre mesure, celle des *collegia*.

Le travail, dans l'Antiquité romaine, recelait déjà un rapport cohérent : il pouvait être porteur d'une image positive et valoriser l'individu tout en lui attribuant satisfaction et dignité, comme il était à même, dans le cas de l'esclave par exemple, de renvoyer l'image de l'inaction et du non-sens.

Pour la tradition sénatoriale, la mobilité sociale et la nouvelle respectabilité des artisans et commerçants urbains au sein des cités étaient suspectes, voire même des signes de décadence. Toutefois, pour les membres des classes moyennes romaines, il n'était nullement question de défi ou d'émulation, mais bien de réalisations différentes dignes d'être commémorées et mises en valeur.

*

Comme nous avons tenté de le démontrer, à condition de combiner analyse des conditions économiques, du statut social et des éléments culturels et politiques, les notions de « classe » et de « groupes social » paraissent être des outils indispensables à une approche approfondie de la stratification sociale et du style de vie des citoyens romains des premiers siècles de notre ère. Même si les *leges romanae* considéraient les citoyens commerçants et artisans comme appartenant à des catégories sociales différentes et que l'on se situait à une époque où les citoyens n'étaient pas catégorisés en fonction de leur profession et de leurs activités économiques, il apparaît clairement que la *plebs media* commerçante, au sens culturel, politique et socio-économique, constitue un sujet d'étude particulièrement intéressant pour l'antiquisant, bien qu'il ait été très peu exploré.

À partir du I^{er} siècle, la plupart des villes du bassin méditerranéen cessèrent d'être « fermières » pour devenir « commerçantes ». Au sein de celles-ci, les artisans et commerçants travaillaient dans une « économie *taberna* ».

L'économie impériale se fondait sur les marchés inter-régionaux, ce qui permit une spécialisation de la production, non seulement des objets de luxe, mais aussi des biens de consommation fabriqués en masse. Il en résulta une augmentation du niveau de vie de la classe moyenne commerçante urbaine, qui avait, dorénavant, les moyens de consommer ; jusque-là, ce droit était réservé aux classes supérieures et aux riches propriétaires.

Très rapidement, en période de *pax Romana*, la demande devint tellement importante que, pour répondre aux besoins des cités de l'Empire, d'autres ateliers locaux virent le jour.

L'utilisation d'objets usuels inhérents à leur (ancienne) activité professionnelle sur les tombes des citoyens de la classe moyenne commerçante était symptomatique de la fierté dont ceux-ci faisaient preuve.

Par l'intermédiaire de ses artisans et commerçants aisés, dont l'un des principaux objectifs était la valorisation du travail, Rome a connu une véritable révolution économique, qui a renforcé la position socio-économique et politique de la classe moyenne commerçante urbaine.

Les figures

Figure 1 : Relief funéraire du *duumvir* Quintus Lollius Alcamenes



Staatliche Kunstsammlungen Dresden

Figure 2 : détails de la tombe de Marcus Vergilius Eurysaces

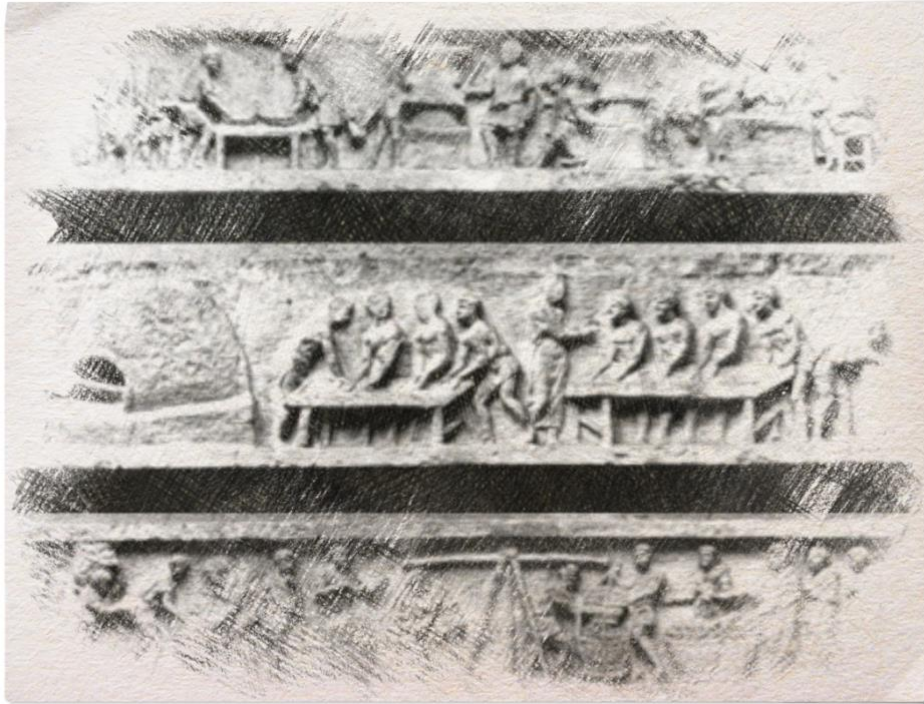


Figure 3 : stèle funéraire de Gaius Iulius Helius



BIBLIOGRAPHIE

Badel, Christophe, 2006, « *Pars populi integra* : clientèle ou *plebs media* ? », dans Molin, Michel, *Les Régulations sociales dans l'Antiquité*, Rennes.

Ciancio Rossetto, Paola, 1973, *Il sepolcro del fornaio Marco Virgilio Eurisace a Porta Maggiore*, Rome.

Coarelli, Filippo, 1991, *Guide archéologique de Rome*, Paris.

Courrier, Cyril, 2014, *La plèbe de Rome et sa culture (fin du IIe siècle av. J.-C. – fin du Ier siècle ap. J.-C.)*, Rome.

Crowford, Michael, 1996, *Roman Statutes*, t. 1, Londres.

Dolenz, Heimo, 1998, *Eisenfunde aus der Stadt auf dem Magdalensberg*, Vienne, p. 15-48.

Dolenz, Heimo, 1996, « Eisenverarbeitung auf dem Magdalensberg », dans Straube (éd.), *Herald, Ferrum Noricum und die Stadt auf dem Magdalensberg*, Vienne, 1996.

Domergue, Claude, 2004, « Les mines et la production des métaux dans le monde méditerranéen au Ier millénaire avant notre ère. Du producteur au consommateur », dans *L'artisanat métallurgique dans les sociétés anciennes en Méditerranée occidentale : techniques, lieux et formes de production. Actes du colloque organisé à Ravello du 4 au 6 mai 2000*, Rome, p. 129-159.

Egger, Rudolf, 1972, *Die Ausgrabungen auf dem Magdalensberg : 1969 bis 1972*, Vienne.

Egger, Rudolf, 1961, *Die Stadt auf dem Magdalensberg ein Grosshandelsplatz. Die älteren Aufzeichnungen über den Metallwarenhandel auf dem Boden Österreichs*, Graz.

Finley, Moses, 1999, *The Ancient Economy. Updated with a New Foreword by Ian Morris*, Berkeley.

Friedland, Elise & Sobocinski, Melanie, 2015, *The Oxford Handbook of Roman Sculpture*, Oxford.

Frier, Bruce, 1978, "Cicero's Management of His Urban Properties", *CJ* 74 1, p. 1-6.

Fröhlich, Thomas, 1991, *Lararien und Fassadenbilder in den Vesuvstädten. Untersuchungen zur "volkstümlichen" Pompejanischen Malerei*, Mayence.

Grmek, Mirko, 1989, *Histoire du sida*, Paris.

Hall, Edward, 1978, *La Dimension cachée*, Paris.

Harris, William, 2012, "The Late Republic", dans Morris, Ian, Scheidel, Walter & Saller, Richard (éd.), *Cambridge Economic History of the Greco-Roman World*, Stanford, p. 521-522.

Holleran, Claire, 2012, *Shopping in Ancient Rome : The Retail Trade in the Late Republic and the Principate*, Oxford.

Hopkins, Keith, 1996, "Rome, Taxes, Rent and Trade", *Kodai* 7, p. 41-75.

Kaiser, Alain, 2011, *Roman Urban Streets Networks*, New York.

Kolb, Frank, 1995, *Rom : Die Geschichte der Stadt in der Antike*, Munich.

Leitner, Friedrich & Piccottini, Gernot, 2001, *Carinthia Romana und die römischer Welt : Festschrift für Gernot Piccottini zum 60. Geburtstag*, Vienne.

Ligt, Luuk de, 2000, "Governmental Attitudes towards Markets and *Collegia*", dans Lo Cascio, Emilio (éd.), *Mercati permanenti e mercati periodici nel mondo Romano*, Bari, p. 242-252.

Lintott, Andrew, 1999, *The Constitution of the Roman Republic*, Oxford.

Lis, Catharina, 2009, "Perceptions of Work in Classical Antiquity : A Polyphonic Heritage", dans Ehmer, Josef & Lis, Catharina (éd.), *The Idea of Work in Europe from Antiquity to Modern Times*, Farnham, p. 61-65.

Liu, Jinyu, 2009, *Collegia Centonariurum : The Guilds of Textile Dealers in the Roman West*, Leiden.

MacMahon, Ardle, 2003, *The Taberna Structures of Roman Britain*, Londres.

MacMahon, Ardle & Price, Jennifer, 2005, *Roman Working Lives and Urban Living*, Princeton.

Mayer, Emmanuel, 2012, *The Ancient Middle Classes : Urban Life and Aesthetics in the Roman Empire 100 BCE - 250 CE*, Cambridge-Londres.

Meiggs, Russell, 1960, *Roman Ostia*, Oxford.

Monteix, Nicolas, 2006, « Les boutiques et les ateliers de l'Insula IV à Herculaneum », dans *Contributi di Archeologica Vesuviana*, t. 1, Rome, p. 7-76.

Monteix, Nicolas, 2004, « Les lingots de plomb de l'atelier IV, 12 d'Herculaneum et leur usage. Aspects épigraphiques et techniques », dans *L'artisanat métallurgique dans les sociétés anciennes en Méditerranée occidentale. Actes du colloque organisé à Ravello du 4 au 6 mai 2000*, Rome, p. 365-378.

Morel, Jean-Paul, 2001, « Artisanat et manufacture à Rome (Ier s. av. n. è – IIe s de n. è) », *Nouvelles connaissances, nouvelles réflexions*, p. 258-263.

Morley, Neville, 2000, "Markets, Marketing and the Roman Elite", dans LO Cascio (éd.), Emilio, *Mercati permanenti e mercati periodici nel mondo romano*, Bari, p. 212-216.

Morley, Neville, 2006, "The poor in the city of Rome", dans Atkins, Margaret & Osborne, Robert (éd.), *Poverty in the Roman World*, Cambridge, p. 21-39.

Nijf, Onno van, 1997, *The Civic World of Professional Associations in the Roman East*, Leiden.

Osborne, Robert, 2006, "Introduction : Roman poverty in Context", dans Atkins, Margaret & Osborne, Robert (éd.), *Poverty in the Roman World*, Cambridge, p. 1-20.

Pagano, Mario, 2004, « Un'officina di plumbarius a Ercolano », dans *L'artisanat métallurgique dans les sociétés anciennes en Méditerranée occidentale : techniques, lieux et formes de production. Actes du colloque organisé à Ravello du 4 au 6 mai 2000*, Rome, p. 353-363.

Perry, Joseph, 2006, *The Roman Collegia : The Modern Evolution of an Ancient Concept*, Leiden.

Reese, David, 1979, « Industrial Exploitation of Murex Shells : Purple-Dye and Lime Production at Sidi Kherbish, Benghazi (Berenice) », *Libyan Studies* 2, p. 85-90.

Straube, Harald, 1996, *Ferrum Noricum und die Stadt auf dem Magdalensberg*, Vienne.

Taeuber, Harald, 2010, "B. IV Graffiti", dans Krinzinger, Friedrich (éd.), *Hanghaus 2 in Ephesos. Die Wohneinheiten 1 und 2 ; Baubefund, Ausstattung, Funde*, Vienne, p. 474-479.

Tran, Nicolas, 2006, *Des associations romaines. Le rang des collegiati en Italie et en Gaule sous la Haut-Empire*, Rome.

Tran, Nicolas, 2009, « *Tabernae publicae* : boutiques et ateliers dans le patrimoine des cités de l'Occident romain », *CCGG* 20, p. 328-339.

Venticinque, Philipp, 2009, *Common Causes : Guilds, Craftsmen, and Merchants in the Economy and Society of Roman and Late Roman Egypt*, thèse de doctorat, Chicago.

Veyne, Paul, 2005, *L'Empire gréco-romain*, Paris.

Veyne, Paul, 2000, « La 'plèbe moyenne' sous le Haut-Empire romain, *Annales* 55, p. 1169-1199.

Vittinghoff, Friedrich, 1980, "Soziale Struktur und politisches System der hohen Keiserzeit", *Historische Zeitschrift* 230, p. 4-10.

Wallace-Hadrill, Andrew, 1994, *Houses and Society in Pompeii and Herculaneum*, Princeton, p. 118-142.

Ward-Perkins, Bryan, 2005, *The Fall of Rome and the End of Civilization*, Oxford.

Weber, Max, 1905, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris.

Wilson, Andrew, 2002, « Machines, Power, and the Ancient Economy », *JRS* 92, p. 1-32.

Zanker, Paul, 1998, *Pompeii : Public and Private Life*, Cambridge, Harvard University Press.